

# Aristophane

## Théâtre complet I

Présentation et traduction  
par Marc-Jean Alfonsi



# Aristophane

## Théâtre complet I



Comment rétablir la paix dans une société toujours en guerre ? Comment affronter les politiques démagogues, l'abus de procès, la corruption des institutions ? Comment s'opposer à un penseur tel que Socrate, dont l'influence est si grande dans la cité ?

Autant de questions qui sous-tendent les comédies d'Aristophane, où se déploie un humour subversif et truculent.

Avec *Les Acharniens*, *Les Cavaliers*, *Les Nuées*, *Les Guêpes* et *La Paix*, Aristophane caricature les travers de la démocratie athénienne du siècle de Périclès et donne au lecteur de notre temps une image vivante de la société antique.

Traduction, présentation, notices et notes  
par Marc-Jean Alfonsi

Bibliographie par Marie-Anne Sabiani

Texte intégral

Illustration :  
Virginie Berthemet  
© Flammarion

GF

Flammarion

THÉÂTRE COMPLET I



ARISTOPHANE

THÉÂTRE COMPLET I

LES ACHARNIENS – LES CAVALIERS  
LES NUÉES – LES GUÊPES – LA PAIX

*Traduction, introduction, notices et notes*

*par*

Marc-Jean ALFONSI

*Bibliographie*

*par*

Marie-Anne SABIANI

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 1966 ;  
édition augmentée en 2014.  
ISBN : 978-2-0813-3663-6

## INTRODUCTION





## ORIGINE DE LA COMÉDIE

Tout comme la tragédie, la comédie grecque a une origine essentiellement religieuse ; comme elle, elle est sortie des fêtes de Bacchos où l'on célébrait, par des chants et des danses, le dieu du vin.

C'est vraisemblablement aux Dionysies champêtres, qui avaient lieu dans chaque dème après les vendanges et se prolongeaient jusqu'au mois de décembre, qu'on chanta d'abord le dithyrambe d'où sont issus la tragédie et le drame satirique. Mais que ce fût aux Dionysies champêtres, aux Lénéennes ou aux grandes Dionysies, les fêtes dionysiaques étaient, de toutes les réjouissances, celles où l'âme populaire s'abandonnait le plus librement à la gaieté licencieuse.

« Les Athéniens, dit Decharme dans sa *Mythologie de la Grèce antique*, avaient élevé à Dionysos, dieu du pressoir, un sanctuaire spécial dans le quartier de Limnae, et c'est autour de ce sanctuaire que se concentrait la fête. Quand on avait offert au dieu les prémices du vin, on se réunissait à un banquet dont l'Etat faisait les frais..., après quoi toute la troupe joyeuse, la pompe de Lénéé, comme on l'appelait, s'ébranlait et s'avancait en procession tumultueuse à travers la ville, chantant d'abord les louanges de Dionysos, entonnant en chœur le dithyrambe passionné, mais bientôt éclatant en plaisanteries et en folles gaietés... Et toute cette étrange mascarade s'agitait, trépignait et remplissait de danses grotesques les intermèdes du chœur bachique. La comédie tout entière, on le comprend facilement, était en germe dans une pareille fête. » Dithyrambe, processions phalliques et comos, c'est-à-dire promenade burlesque à travers les rues, voilà les éléments qui, après des transformations successives, ont donné naissance à la comédie (χομῳδία).

Malheureusement nous connaissons mal le détail de ces transformations. La tradition faisait de Susarion l'inventeur de la comédie (570 environ avant J.-C.). Du bourg de Tripodis en Mégaride, il fut le premier, dit-on, à écrire des comédies en vers et à transformer la farce mégarienne qui, de Mégare, se répandit dans la Grèce.

Mais au témoignage d'Aristote ce furent Phormis de Syracuse et Epicharme qui composèrent de véritables comédies et inventèrent la fable comique.

On connaît, dit Aristote, les transformations de la tragédie et leurs auteurs; il n'en est pas de même de la comédie, parce que, dans le principe, elle attira peu l'attention. Ce ne fut qu'assez tard que l'archonte donna un chœur aux poètes comiques, et les auteurs ne dépendirent d'abord que d'eux-mêmes. Mais une fois que la comédie a pris certaines formes, on commence à citer les noms des poètes comiques. Ainsi on ignore qui introduisit les masques et le prologue; qui augmenta le nombre des acteurs, et tous les détails de ce genre. Mais on sait qu'Epicharme et Phormis inventèrent la fable comique. Cette partie est donc d'origine sicilienne. A Athènes, Cratès fut le premier qui renonça à la satire personnelle, pour traiter des fables et des sujets généraux. (ARISTOTE, *Poét.*, ch. V.)

Il ne nous reste rien de l'œuvre de Phormis et nous ne possédons que quelques fragments de celle d'Epicharme. Nous ne pouvons donc nous faire une idée exacte de leur talent. Toutefois Epicharme, au dire de Platon, était le plus illustre représentant de la comédie plaisante.

A Athènes c'est au v<sup>e</sup> siècle que la comédie issue du comos dionysiaque se transforme avec les prédécesseurs d'Aristophane : Chionidès, Magnès, Cratinos, Cratès, Phé-récratès, pour atteindre, avec Aristophane et ses contemporains, Eupolis, Phrynichos, etc., son point de perfection. Tous ces poètes sont les représentants de ce qu'on appelle la comédie ancienne; cette comédie est avant tout une satire des mœurs et de la politique; elle s'attaque aux personnes et aux choses avec la plus grande liberté. C'est ce que nous allons voir en étudiant l'œuvre d'Aristophane qui nous intéresse ici plus spécialement.

## ARISTOPHANE

### SA VIE

On est mal renseigné sur la vie d'Aristophane. On fixe généralement aux environs de 445 av. J.-C. la date de sa naissance, et on ignore complètement celle de sa mort. Son père Philippos était athénien et appartenait au deme de Kydathénée, de la tribu Pandionis. Tout laisse donc supposer que le poète était athénien de naissance. On sait que ses parents firent partie, en ~ 430, des clérouques qui allèrent s'établir à Egine et qu'ils exploitèrent dans cette île, pendant quelque temps, un petit domaine. Quoi qu'il en soit, le poète révéla un génie précoce en donnant en ~ 427 sa première comédie : *les Détaliens* ou *les Banqueteurs*, qui obtint le second rang. Un an après, en ~ 426, il donnait *les Babyloniens*, satire violente contre Cléon et la politique du jour. En ~ 425, il remportait le prix avec *les Acharniens*; en ~ 424 il le remportait avec *les Cavaliers*, nouvelle satire de Cléon et du peuple athénien. Puis il donnait successivement : *les Nuées*, aux Lénéennes de ~ 423, *les Guêpes* en ~ 422 ; *la Paix* en ~ 421. Ce premier groupe de comédies représente la période la plus ancienne de l'activité littéraire du poète, celle où il se tourne contre les actions du peuple en général et où chaque pièce est une œuvre de combat, comme on peut s'en rendre compte en lisant la notice consacrée à chacune d'elles. *La Paix*, qui se rattache à ce premier groupe, marque déjà un apaisement sensible. « Presque plus rien d'agressif, dit M. Croiset (*Hist. de la litt. grecque*, t. III, p. 569) ; c'est que la cause est gagnée d'avance. On tient enfin la paix tant désirée, on va en jouir ; il ne reste au poète qu'à la célébrer. »

Les pièces de la période postérieure prennent pour cible les femmes ou traitent des sujets de pure fantaisie. La transition est marquée par *les Oiseaux*, donnés en ~ 414, et qui sont son chef-d'œuvre. En ~ 411 Aristophane donne suc-

cessivement *Lysistrata* et les *Thesmophories*; en ~405, les *Grenouilles*; en ~392, l'*Assemblée des femmes* et en ~388 *Ploutos*.

Sur les quarante-quatre pièces qu'on attribuait à notre poète, onze seulement sont parvenues jusqu'à nous, mais elles suffisent à nous donner une idée de son art.

### L'ART D'ARISTOPHANE

L'élément vital de la comédie d'Aristophane, c'est qu'elle s'arroge le droit de tout critiquer librement. La matière du poète c'est toute la vie de son temps; son œuvre est le fidèle miroir de la vie athénienne et l'on s'explique que Platon, voulant donner à Denys de Syracuse une idée de la constitution d'Athènes, ait envoyé au tyran l'œuvre d'Aristophane.

Il attaque sans ménagements, inlassablement, tous les chefs du peuple : Périclès, Cléon, Hyperbolos, Cléophon; il est l'ennemi des politiciens et des démagogues. Il raille les institutions, le Sénat, l'Assemblée, les magistrats, les tribunaux, le peuple, ce Démos, éternelle victime de tous les profiteurs de la parole. Il attaque le présent, et pour mieux en faire la satire, il l'oppose au passé qu'il lui préfère. Il n'est ni un démocrate hardi, ni cet aristocrate entêté que l'on nous a souvent présenté; encore moins est-il « la plus étroite caboche de réactionnaire à outrance » que J. Lemaître a voulu voir en lui (cf. J. Lemaître, *Impressions de théâtre*, 7<sup>e</sup> série, page 2). Il n'est l'homme d'aucun parti.

Il est un représentant de la démocratie rurale, en un certain sens, et un défenseur de l'ancienne Athènes qu'il croit menacée en politique et en religion. C'est pourquoi il combat les sophistes après avoir combattu les démagogues; et c'est pourquoi aussi il ira chercher aux Enfers Eschyle, incarnation à ses yeux d'une époque glorieuse, toute de vertus. Certes il s'est montré injuste en attaquant Socrate et en mettant l'opinion contre lui; mais Socrate n'était pour lui que le représentant d'une classe d'hommes qui savaient les institutions. Et dans cette lutte qu'il mène, avec une activité inlassable, contre toutes les actualités, Aristophane déploie une imagination merveilleuse, un talent d'invention sans égal, un art consommé. Quels que soient les sujets qu'il traite, il sait toujours se montrer original. Tout lui est bon pour faire rire son public aux dépens de ceux qu'il attaque. Certes, au point de vue des moyens comiques, il y a, sur-

tout dans les pièces de la seconde période, une licence et une obscénité qui pourraient choquer des gens non avertis. Mais il ne faut pas juger cette licence avec nos idées modernes. Les pièces d'Aristophane étaient composées pour les fêtes de Dionysos où, comme on le sait, l'élément phallique avait une place importante. L'ancienne comédie pouvait donc tout dire et tout faire librement ; la licence qui y règne n'empêchait pas saint Jean Chrysostome, plus indulgent que certains critiques modernes, de lire Aristophane avec délices et d'en faire son livre de chevet. La pudeur était inconnue il y a vingt-trois siècles et les personnages de l'ancienne comédie agissent dans la nudité primitive, sans aucun sentiment de honte. On ne saurait donc qualifier d'immoral le théâtre d'Aristophane. C'est sur un autre terrain qu'il faut le juger.

A côté de ce comique de bas étage, en effet, nous trouvons chez lui toutes les gammes du vrai comique : le trait, l'ironie, les jeux de mots, les hyperboles, les substitutions de mots inattendus à ceux qu'on attendait, sont autant de procédés dont il use avec une extrême habileté et dont l'effet est toujours irrésistible. Aristophane excelle aussi dans la parodie, dans l'art de travestir la langue pathétique des poètes tragiques et de la faire servir aux besoins de sa cause ; il sait tirer parti des proverbes, et la diversité des moyens employés témoigne d'une fécondité d'invention prodigieuse. On sent, au centre de chaque comédie, une personnalité puissante, qui a conscience d'elle-même, qui est pleine d'elle-même et qui est entraînée par sa force même à une certaine partialité.

Sur quelque terrain qu'il engage la lutte, il fait toujours preuve de vues nettes et arrêtées qui témoignent d'une forte santé littéraire. Son ardeur à combattre la guerre n'a d'égale que son enthousiasme pour la paix dont il s'est toujours fait le défenseur acharné.

Quand il veut faire rire, il n'est pas, nous l'avons vu, à court de moyens. Mais il ne veut pas seulement faire rire. Il y a dans toutes ses pièces des intentions morales sérieuses et il se montre alors âpre, amer, acerbe. Il est le défenseur des idées de l'ancien temps, mais en même temps il est jusqu'au bout des ongles imbu des idées modernes et pour rendre ses concitoyens plus purs, le moyen qu'il emploie ce sont les malpropretés. Il reproche aux femmes leur amour de la volupté, leurs habitudes de luxe et de mollesse, mais il les défend contre la misogynie d'Euripide. Il est religieux, mais il rend les dieux ridicules. Il flagelle sans pitié les arti-

fices de ses adversaires politiques et lui-même a recours aux mêmes moyens démagogiques pour jeter de la poudre aux yeux, et un jeu de mots lui sert souvent d'argument. Comment pourrait-on refuser le droit, à un poète comique, d'en user de la sorte ? Il faut plaire à l'opinion quand on veut la former, et ceci est l'essentiel pour le poète comique. L'influence d'Aristophane sur l'opinion fut considérable. Quand Périclès voulut substituer son autorité à celle des lois, il réussit à la supprimer sur la proposition de Cinésias, mais il se voyait obligé trois ans après de la rétablir, et le théâtre acquit assez de puissance pour que Platon ait pu définir la république d'Athènes une théâtrocratie.

### LA FORME

Au point de vue de la forme toute comédie d'Aristophane comprend deux parties principales : une première partie qui sert à l'exposition du sujet, et qui est toujours la plus soignée, et une seconde partie qui apporte et développe les exemples à l'appui de la thèse. Cette seconde partie est une juxtaposition de scènes comiques, reliées entre elles par l'idée principale. Mais la force de la comédie d'Aristophane réside moins dans l'art de dénouer habilement un nœud compliqué que dans le vif, le brillant des scènes. Ce qui fait son originalité, c'est la hardiesse, la fantaisie, l'esprit d'invention et d'aventure. Cela ne veut pas dire que le désordre règne dans son théâtre et c'est le mérite de Zieliński d'avoir découvert une règle de la structure des comédies d'Aristophane.

### LES CARACTÈRES

Aristophane emprunte à la réalité sa matière et crée avec son génie ces admirables fantaisies toutes pleines de vérité humaine. Les comédies sont peuplées à la fois d'individus (Cléon, Démosthène, Nicias, Agathon, Euripide, Eschyle...); de figures types, tel Socrate dont Aristophane a fait, de parti pris, un savant de cabinet, un être fictif, pour pouvoir attaquer en lui toute une classe d'individus; de petits bourgeois (le prêtre d'Héraclès, les sycophantes, les serviteurs), de femmes enfin, qu'il a su si bien peindre au naturel, qu'on ne sait plus ce qui l'emporte chez elles, des qualités ou des vices, soit qu'il les montre en guerre avec leurs maris et leur

dictant des conditions de paix, soit qu'il les revête du costume masculin et les affuble de barbes pour leur faire décréter le communisme, soit qu'il les présente ourdissant, dans le mystère d'un congrès en l'honneur des déesses Thesmophores, la perte de leur éternel ennemi : Euripide. Tous ces personnages, réels ou fictifs, mais toujours profondément humains, agissent et se meuvent devant nous avec une intensité telle, dans une telle atmosphère de fantaisie et de vérité, qu'ils nous donnent l'illusion complète de la vie. Cela, grâce à la sûreté d'observation du poète, à son don prodigieux d'invention verbale, à l'adresse avec laquelle il sait conduire un dialogue et se servir de cette langue attique si souple, si vive, si piquante, si savoureuse et qu'il a portée à un degré d'atticisme que Platon seul a atteint dans ses dialogues. « Qu'on relise, par exemple, au début des *Nuées*, dit Maurice Croiset (*Hist. de la litt. grecque*, tome III, p. 605), les confidences de Strepsiade sur son ancienne vie et sur son mariage. Y a-t-il rien de plus délicieux — et de plus intraduisible d'ailleurs — que cette description humoristique, pleine de fantaisie et de sentiment à la fois ?... Il nous fait entrevoir vite et comme en passant les détails précis de cette bonne et antique malpropreté où se délectait le bonhomme, la moisissure, la poussière que le balai ne soulevait jamais, le désordre naïf et commode. Cette vive et perpétuelle suggestion dans ce laisser-aller apparent, voilà bien une qualité tout à fait supérieure qui donne à la langue d'Aristophane une saveur vraiment intime. »

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la richesse et la variété des rythmes, sur l'harmonie qui règne dans les comédies d'Aristophane et dont une traduction ne peut donner une idée. Ici encore, en se conformant aux règles de la technique traditionnelle, il fait preuve d'une telle aisance, d'un sens si aiguë de l'euphonie, que même lorsqu'il s'agit de plaisanteries, cette harmonie éclate, si bien qu'Eschyle seul semble pouvoir lui être comparé.

L'auteur de la *Comparaison entre Aristophane et Ménandre*, attribuée à Plutarque, reproche pourtant à Aristophane de ne pas avoir le style poli, uni, et la symétrie de Ménandre. « Chez lui, dit-il, le savoir n'est pas l'expérience de la vie, c'est de la coquinerie; la rusticité n'est point naïve, elle est sottise; le ridicule n'est pas enjoué, il est purement bouffon; quant à l'amour il n'est pas joyeux, il est débauché. » (Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, t. III, p. 593.)

On ne pouvait formuler reproche plus injustifié. Qu'on se rappelle au contraire le discours que Platon, dans son

*Banquet*, prête à Aristophane. Le philosophe met en scène le poète comique ; il le fait parler d'un ton enjoué et sérieux à la fois, avec des comparaisons expressives et une phrase dont le mouvement rythmique est bien celui de la langue des comédies. Malgré le ressentiment qu'il pouvait avoir contre celui qui avait contribué à la condamnation de son maître, Platon semble ici oublier complètement l'auteur des *Nuées* pour ne plus se souvenir que de l'artiste ; le pastiche admirable qu'il en fait, les propos si élevés qu'il lui prête sur l'amour nous donnent d'Aristophane une idée autrement exacte que celle de Plutarque. C'est que Platon était trop près d'Aristophane pour ne pas le comprendre, et l'on ne pouvait trouver pour le plus grand poète comique de l'Antiquité meilleure épitaphe que celle que composa, dit-on, le philosophe : « Les Grâces, cherchant un temple qui ne dût pas périr, choisirent l'âme d'Aristophane. »

Marc-Jean ALFONSI.



## LES ACHARNIENS



NOTICE  
SUR  
LES ACHARNIENS



La représentation des *Acharniens* eut lieu en l'année ~425, la sixième de la guerre du Péloponnèse, pour la participation au concours de comédies que comportaient les Lénéennes, fêtes célébrées en l'honneur de Dionysos. C'est la troisième des comédies d'Aristophane, qui la présenta sous le nom de *Callistratos*. Les *Acharniens* avaient été précédés des *Banqueteurs* en ~427 et des *Babyloniens* en ~426, pièces dont il ne nous est parvenu que des fragments, et que le poète n'avait pas non plus présentées sous son nom.

Les *Acharniens* sont une comédie politique. Aristophane y défend la cause de la paix. Athènes, à cette époque, se trouve dans une situation difficile. Elle a souffert de quatre invasions sur son territoire; deux pestes ont causé de terribles ravages dans sa population accrue de la foule compacte des réfugiés venus des campagnes, qui se sont entassés tant bien que mal dans les limites trop étroites de l'enceinte. Toutefois l'opinion de cette multitude ne semble guère favorable à la paix, en dépit des conditions misérables de son existence. La pauvreté, l'inaction, les bavardages d'une vie au coude à coude, auxquels il convient d'ajouter les discours des démagogues profiteurs de guerre et les rodomontades des militaires, ont créé dans le peuple un état d'aveugle surexcitation contre les Lacédémoniens. On attribue à ceux-ci toutes les responsabilités de la guerre et de ses maux.

Aristophane prend alors la courageuse résolution de remettre les choses au point, de dire leur fait aux gouvernants et aux généraux, et d'éclairer la population sur la façon dont on la dupe, tout en lui faisant tourner les yeux vers l'image souriante d'une paix qu'il ne tiendrait qu'à elle de rétablir dans le pays.

Aristophane, sans doute pour les besoins de la cause, attribue les origines des hostilités à une histoire futile :

de jeunes fêtards athéniens se sont rendus à Mégare, et y ont enlevé une courtisane. Par représailles, des Mégariens ont enlevé à Aspasia, la maîtresse de Périclès, deux de ses femmes. Et voilà l'unique raison pour laquelle Périclès, influencé par Aspasia, aurait maintenu le décret par lequel les Athéniens rompaient toutes relations commerciales avec les Mégariens.

Au début de la pièce nous voyons apparaître un citoyen athénien du nom de Dicéopolis. Il se rend à l'assemblée du peuple, fermement décidé à y manifester en faveur de la paix. Mais le peuple se laisse encore une fois duper par des personnages qui lui promettent monts et merveilles, et Dicéopolis n'a plus qu'une ressource, qui est de conclure une paix personnelle avec les Lacédémoniens. Un demi-dieu lui sert d'intermédiaire dans cette négociation. Notons en passant l'art avec lequel Aristophane sait déjà utiliser le merveilleux pour faire tomber dès l'abord tous les obstacles qui pourraient empêcher sa pensée et son imagination de se donner libre cours.

Dicéopolis, une fois en possession de sa trêve, se fait poursuivre par des charbonniers d'Acharnes, dème de l'Attique : les Acharniens sont de tous les habitants de l'Attique les plus acharnés à la guerre. Dicéopolis réussit cependant à calmer la colère du chœur des Acharniens, et à obtenir d'eux qu'ils le laissent développer ses raisons et parler en faveur des Lacédémoniens. Le chœur se laisse convaincre par son argumentation. C'est alors qu'apparaît le général Lamachos, qui, sous l'aspect du soldat-fanfaron, défend le point de vue des militaires auquel Dicéopolis oppose celui du simple citoyen exposé à tous les inconvénients de la guerre sans qu'il en retire ni gloire ni profit.

Ici se place la parabase. Le coryphée présente l'éloge du poète : celui-ci a déjà donné d'excellents conseils à ses concitoyens, et son intention est de persévérer. Aristophane manifeste, par la voix du coryphée, la noble indépendance de son génie et sa parfaite probité intellectuelle. Le chœur des Acharniens est maintenant complètement retourné, et la paix n'a pas de plus ardent défenseur.

Dicéopolis, ayant conclu sa paix séparée, va renouer des relations de commerce avec les Péloponnésiens, les Béotiens et les Mégariens. Il ouvre donc un marché à lui, ce qui donne lieu à deux scènes comiques où l'on voit un Mégarien, puis un Thébain qui viennent lui offrir leurs produits. La seconde scène se termine par la déconvenue burlesque d'un sycophante qui cherche à exercer son industrie sur

les protégés de Dicéopolis. Aristophane ne manque jamais une occasion de lancer ses traits contre ce genre d'individus, qui n'étaient pas un des moindres maux dont souffrait le peuple d'Athènes, sans cesse victime de leurs chantages et de leurs dénonciations.

Enfin Dicéopolis, acquéreur de toutes sortes de victuailles, fait préparer un magnifique festin destiné à faire monter l'eau à la bouche des spectateurs, tandis que Lamachos part pour une campagne dont il revient grotesquement blessé.

Ainsi *les Acharniens* s'achèvent sur une heureuse opposition entre les plaisirs de la paix et les inconvénients de la guerre.

*Les Acharniens*, qui obtinrent le premier prix au concours, annoncent *la Paix* et *Lysistrata*. Aristophane y manifeste déjà un art consommé dans le dosage, pourrait-on dire, du sérieux et du comique, du lyrisme et du réalisme, de l'esprit satirique et de la cordialité. La pièce laisse le lecteur dans un état de satisfaction intellectuelle et morale où ne subsiste en définitive aucun sentiment d'amertume.





## LES ACHARNIENS

## PERSONNAGES

DICEOPOLIS, citoyen d'Athènes.

UN HUISSIER.

AMPHITHEOS, demi-dieu.

UN AMBASSADEUR.

PSEUDARTABAS, envoyé du Grand-Roi.

THEOROS, député à la cour du roi de Thrace.

LA FILLE de Dicéopolis.

L'ESCLAVE d'Euripide.

EURIPIDE.

LAMACHOS, général.

UN MEGARIEN.

FILLES du Mégarien.

UN SYCOPHANTE.

UN THEBAIN.

NICARCHOS.

ESCLAVE de Lamachos.

UN LABOUREUR

UN GARÇON D'HONNEUR.

DEUX MESSAGERS.

PERSONNAGES MUETS.

LES CHARBONNIERS ACHARNIENS, composant le chœur.

*La scène se passe à Athènes, selon les besoins sur la Pnyx, devant la maison de Dicéopolis, devant celle d'Euripide, ou sur le marché.*

## DICÉOPOLIS

Ah! que de fois je me suis rongé le sang. Par contre, rares furent mes joies, rarissimes; pas plus de quatre. Mes malheurs, eux, ont été innombrables comme les grains de sable sur les plages. Voyons donc, quel plaisir ai-je éprouvé, qui fût vraiment ce que l'on appelle une réjouissance? Oui, je me rappelle une circonstance qui me mit l'âme en joie. C'est au théâtre, lorsque Cléon fut obligé de dégorger ses cinq talents. Cela me combla d'aise, et j'adore les Cavaliers pour cette belle opération<sup>1</sup>. Bonne affaire pour la Grèce! Mais, un autre jour, ce fut pour moi une déception tragique, quand, alors que, la bouche ouverte, j'attendais l'annonce d'une tragédie d'Eschyle, j'entendis prononcer ces mots : « Théognis <sup>2</sup>, tu peux faire paraître ton chœur. » Rendez-vous compte du coup que j'en reçus dans la poitrine. Toutefois, ce fut un second plaisir lorsqu'un jour, après Moschos, Dexithéos apparut en scène pour chanter une chanson béotienne. La même année du reste j'ai failli mourir, les yeux révoltés, rien qu'à voir apparaître Chéris pour jouer l'hymne orthien. Et pourtant, jamais encore, depuis que je suis admis aux bains <sup>3</sup>, je n'ai eu les yeux brûlés par la poussière comme aujourd'hui, où, la Pnyx étant vide malgré la convocation matinale d'une assemblée plénière, les citoyens bavardent sur l'agora, et, de tous côtés, cherchent à fuir le contact de la corde teinte en rouge <sup>4</sup>. Les prytanes <sup>5</sup> eux-mêmes ne sont pas encore là; ils seront en retard, et joueront mutuellement des coudes en arrivant pour se disputer la première place, pressés comme les flots d'un torrent. Le moyen de faire la paix, ils s'en moquent. Patrie, pauvre patrie! Moi, je suis toujours le premier à l'assemblée, et je m'assieds. Et puis, comme je

suis seul, je soupire, je bâille, je m'étire, je pète, je m'em-bête, je dessine des bâtons, je m'épile, je compte jusqu'à mille ; et je rêve aux champs, amoureux de la paix, détestant la ville, regrettant les gens de mon village, qui n'ont jamais su ce que c'est que de dire : « achète du charbon, du vinaigre, de l'huile » ; qui ignoraient même le verbe « acheter », et qui, pour tout, se suffisaient à eux-mêmes, sans se casser la tête de ces coups de « achète ». Je suis donc venu cette fois fermement décidé à pousser des cris, à lancer des interruptions, à invectiver tout orateur qui parlera d'autre chose que de la paix.

Mais voici justement les prytanes ; il est déjà midi. Ne vous avais-je pas dit ? C'est exactement ce que je vous disais. Tout le monde se débrouille pour être assis au premier rang.

L'HUISSIER

Avancez, avancez, pour être à l'intérieur de l'enceinte consacrée.

AMPHITHÉOS

A-t-on déjà parlé ?

L'HUISSIER

Qui demande la parole ?

AMPHITHÉOS

Moi.

L'HUISSIER

Ton nom ?

AMPHITHÉOS

Amphithéos \*.

L'HUISSIER

Tu n'es pas un homme.

AMPHITHÉOS

Non, je suis un immortel. Amphithéos, mon ancêtre, était fils de Déméter et de Triptolème, qui eut pour fils Céléos. Céléos épousa Phénarète, ma grand-mère, qui donna le jour à Lycinos, mon père. Je suis immortel, et les dieux m'ont chargé de traiter seul avec les Lacédémoniens. Mais, bien que je sois immortel, messieurs les hommes, je suis sans ressources ; les prytanes ne me donnent rien.

L'HUISSIER

Gardes! (*Des archers se mettent en devoir d'expulser Amphithéos.*)

## AMPHITHÉOS

Triptolème et Céléos, allez-vous m'abandonner ?

## DICÉOPOLIS

Messieurs les Prytanes, c'est un tort que vous faites à l'assemblée en expulsant cet homme, qui voulait conclure la paix dans votre intérêt et faire suspendre les boucliers.

## L'HUISSIER

Assieds-toi, et silence.

## DICÉOPOLIS

Non, par Apollon, je ne me tairai pas, si vous ne mettez pas en discussion la question de la paix.

L'HUISSIER (*annonçant*)

Les ambassadeurs auprès la cour du Roi.

## DICÉOPOLIS

Le Roi ? On s'en moque. J'en ai par-dessus la tête de vos délégués, de leurs paons et de toutes leurs singeries.

## L'HUISSIER

Silence.

## DICÉOPOLIS

(*Apercevant les ambassadeurs vêtus à la perse*)

Bigre de bigre ! Par Ecbatane, ça, pour la tenue...

## LE CHEF DE L'AMBASSADE

Vous nous avez délégués à la cour du Grand-Roi sous l'archontat d'Euthyménès, avec une indemnité de deux drachmes par jour...

## DICÉOPOLIS

Fichtre, deux drachmes !

## L'AMBASSADEUR

Et nous pouvons dire que nous avons eu à souffrir en route pendant la traversée des plaines du Caystre, sous les capotes des voitures où nous étions allongés, sans force de résistance, comme des morts.

## DICÉOPOLIS

Alors, il faut croire que je jouissais pleinement de la vie, lorsque j'étais allongé en pleine boue dans les retranchements.

L'AMBASSADEUR

Là où nous descendions, ou nous obligeait à boire dans des coupes d'or et de cristal du vin pur et sucré.

DICÉOPOLIS

O ville de Cranaos, est-ce que tu comprends que tes ambassadeurs se payent ta tête ?

L'AMBASSADEUR

Car, pour les barbares, on n'est un homme qu'à condition d'être un fort mangeur et un fort buveur.

DICÉOPOLIS

Chez nous, ce sont les prostitués et les invertis.

L'AMBASSADEUR

Trois ans après notre départ, nous arrivâmes à la cour du Grand-Roi. Mais celui-ci était parti avec toute son armée pour faire ses besoins, et il mit huit mois à se soulager sur les Monts d'Or.

DICÉOPOLIS

Et combien de temps fallut-il à son anus pour se resserrer ? Le temps d'une pleine lune ?

L'AMBASSADEUR

Ensuite, il rentra chez lui, et nous reçut. Il nous faisait servir des bœufs entiers rôtis au four.

DICÉOPOLIS

On n'a jamais vu rôtir de bœufs au four. Quelle blague !

L'AMBASSADEUR

Et, je vous en donne ma parole, il nous a fait servir également un oiseau trois fois plus grand que Cléonymos ? Cet oiseau, c'est l'oiseau-trompeur.

DICÉOPOLIS

Je m'explique maintenant pourquoi tu nous trompais en touchant tes deux drachmes.

L'AMBASSADEUR

Et maintenant nous voici. Nous amenons avec nous l'Œil-du-Roi, Pseudartabas.

DICÉOPOLIS

Je voudrais qu'un corbeau le lui arrachât à coups de bec son œil, et ton œil d'ambassadeur par-dessus le marché.

L'HUISSIER (*annonçant*)

L'Œil-du-Roi.

DICÉOPOLIS

(*Apercevant l'Œil-du-Roi  
que l'on introduit accompagné de deux eunuques*)

Ah, seigneur Héraclès, au secours. Au nom des dieux, mon ami, c'est un écubier que ton œil. Chercherais-tu un bassin après avoir doublé le cap ? Qu'est-ce que c'est que ce manchon d'aviron qui t'entoure le dessous de l'œil ?

L'AMBASSADEUR

Alors, Pseudartabas, veuille expliquer ce que le Roi t'a chargé de communiquer aux Athéniens.

PSEUDARTABAS

I artaman exarxas apiaona satra.

L'AMBASSADEUR (*à Dicéopolis*)

Tu comprends ce qu'il t'a dit ?

DICÉOPOLIS

Moi, je ne comprends point, par Apollon.

L'AMBASSADEUR

Il dit que le Roi vous envoie de l'or. Toi, veuille articuler le mot « or » d'une voix plus forte et plus nette.

PSEUDARTABAS

Ti pas tochi di l'or, spèce d'fotu d'ionieng.

DICÉOPOLIS

Cré nom, voilà qui est clair.

L'AMBASSADEUR

Que dit-il donc ?

DICÉOPOLIS

Ce qu'il dit ? Il dit que les Ioniens sont de fichus imbéciles, s'ils s'attendent à ce que les barbares leur donnent de l'or.

L'AMBASSADEUR

Mais non ; il parle au contraire de boisseaux d'or.

DICÉOPOLIS

Des boisseaux, tu parles ? Tu n'es qu'un beau charlatan. Retire-toi. Je m'en vais le cuisiner tout seul. (*A Pseudar-*

*tabas.*) Allez, donne-moi des explications nettes en présence de ce témoin, si tu ne veux pas que je te teigne en pourpre de Sardes. Le Grand-Roi va-t-il nous envoyer de l'or ? Non. C'est donc que nous étions archi-trompés par nos ambassadeurs. (*Pseudartabas et les eunuques qui l'accompagnent font signe que oui.*) Tiens, mais ils ont fait signe que oui à la manière grecque ; j'en suis sûr, ils sont d'ici même. L'un des deux eunuques, celui-ci, je sais qui c'est ; c'est Clysthène <sup>8</sup>, le fils de Sibyrlios. Va donc, espèce de cul-rasé aux pensées impudentes. Ce n'est pas, espèce de singe, quand on possède une barbe de ce gabarit, que l'on vient ici se travestir en eunuque. Et l'autre, qui est-ce donc ? Ce ne serait pas Straton ?

L'HUISSIER

Silence ; assis. Le Conseil invite l'Œil-du-Roi à se rendre au Prytanée <sup>9</sup>.

DICÉOPOLIS

Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Maintenant, je serais un imbécile si je restais ici à m'embêter. La porte s'ouvrira-t-elle toujours pour recevoir de ces individus ? Voire, je vais travailler à quelque chose de beau et de grand. Mais où se trouve Amphithéos ?

AMPHITHÉOS

Je suis ici.

DICÉOPOLIS

Prends-moi ces huit drachmes, et va conclure pour mon compte personnel un traité de paix avec Lacédémone, pour moi, ma femme et mes gosses. Vous, continuez à envoyer des ambassades et à bayer aux corneilles.

L'HUISSIER

Faites avancer Théorôs <sup>10</sup>, notre député à la cour de Sitalcès <sup>11</sup>.

THÉOROS

Me voici.

DICÉOPOLIS

C'est un autre charlatan que l'on fait comparaître.

THÉOROS

Nous ne serions pas restés longtemps en Thrace...

DICÉOPOLIS

Bien sûr que non, si tu n'avais pas touché de grosses sommes.



THÉOROS

... si toute la Thrace n'avait été couverte de neige à la suite de chutes abondantes, et si les fleuves n'avaient été pris...

DICÉOPOLIS

A la même époque où Théognis concourait ici même pour la tragédie.

THÉOROS

Pendant ce temps, je vidais des coupes en compagnie de Sitalcès. Il se montrait extraordinairement philathénien; c'était de l'amour véritable. Il allait jusqu'à écrire sur les murs : j'ai le béguin pour les Athéniens. Son fils, auquel nous avons donné le titre de citoyen d'Athènes, avait une envie folle de manger des saucisses de la fête des Apaturies. Il suppliait son père de partir au secours de sa patrie. Le père jura, en levant sa coupe, qu'il viendrait à notre secours avec une armée telle que les Athéniens s'écrieraient : « C'est une nuée de sauterelles en marche. »

DICÉOPOLIS

Que je périsse de malemort, si je crois ce que tu racontes, sauf pour ce qui est des sauterelles.

THÉOROS

Il nous envoie dès maintenant le peuple le plus belliqueux de la Thrace.

DICÉOPOLIS

Cela, c'est déjà plus clair.

L'HUISSIER

Entrez ici les Thraces que Théoros nous amène.

DICÉOPOLIS

Qu'est-ce que ce cataclysme ?

THÉOROS

L'armée des Odomantes.

DICÉOPOLIS

Les Odomantes ? qu'est-ce que cela signifie ? (*Désignant le phallos dont ils sont munis.*) Et ça, qu'est-ce que c'est ? Qui est-ce qui a décortiqué le membre des Odomantes ?

THÉOROS

Si on leur donne une solde de deux drachmes, ils écraseront la Béotie tout entière sous leurs boucliers.

## DICÉOPOLIS

Donner deux drachmes à ces espèces de dé...chapeautés! Les Thranites, sauveurs de la cité, n'auraient plus qu'à gémir. Malheur! Je suis perdu. Les Odomantes sont en train de dévaster mon ail. Vous n'allez pas laisser mon ail ?

## THÉOROS

Veux-tu bien, malheureux, ne pas t'en approcher, maintenant qu'ils ont mangé de l'ail.

## DICÉOPOLIS

Pouvez-vous supporter, Messieurs les Prytanes, de me voir traiter de la sorte sur le sol de la patrie, et cela par des barbares ? Eh bien, je m'oppose à ce que l'assemblée délibère sur la solde à accorder aux Thraces ; je vous avertis qu'un présage vient de se produire ; que j'ai senti tomber une goutte.

## L'HUISSIER

Que les Thraces se retirent. On les convoque pour après-demain. Les Prytanes lèvent la séance.

DICÉOPOLIS (*resté seul*)

Misère de misère ! La bonne salade à l'ail que j'ai perdue ! Mais voilà Amphithéos qui revient de Lacédémone. Salut, Amphithéos.

## AMPHITHÉOS

Attends pour me saluer que je m'arrête de courir. Il faut que je détale pour échapper aux Acharniens.

## DICÉOPOLIS

Qu'y a-t-il ?

## AMPHITHÉOS

Je me dépêchais de t'apporter ici un traité de paix. Mais voilà que des vieillards, des Acharniens d'Acharnie, de vieux briscards, durs comme chêne, des gaillards, des anciens de Marathon en bois d'érable, ont éventé mes projets. Et ils se sont mis à crier en chœur : « Misérable, tu as conclu la paix, quand nos vignes sont coupées. » Ils faisaient en même temps des provisions de cailloux dans leurs manteaux. Moi, je filais, tandis qu'ils me poursuivaient de leurs cris.

## DICÉOPOLIS

Laisse-les crier. Est-ce que tu m'apportes le traité ?

AMPHITHÉOS

Bien sûr, te dis-je, et même trois espèces que tu pourras goûter. Voilà une trêve de cinq ans; prends, et apprécie.

DICÉOPOLIS

Pouah!

AMPHITHÉOS

Qu'y a-t-il ?

DICÉOPOLIS

Elle ne me plaît pas; elle sent le goudron et les constructions navales.

AMPHITHÉOS

Alors, prends, et goûte celle-ci, qui est de dix ans.

DICÉOPOLIS

Celle-ci sent à plein nez les ambassades auprès des cités; c'est un relent d'alliés qui se font tirer l'oreille.

AMPHITHÉOS

Eh bien, voici une trêve de trente ans, continentale et maritime.

DICÉOPOLIS

O Dionysos, celle-ci dégage un parfum d'ambroisie et de nectar; c'est le bonheur de n'avoir pas à craindre l'ordre d'avoir à se procurer trois jours de vivres. Elle me souffle dans la bouche : « Va où cela te chante. » J'accepte cette trêve, je me la verse, je la bois jusqu'à la dernière goutte, en souhaitant beaucoup de plaisir aux Acharniens. Moi, je suis délivré de la guerre et de ses maux; je rentre pour célébrer les Dionysies rustiques.

AMPHITHÉOS

Et moi, je me sauve des Acharniens.

LE CORYPHÉE

*(Dirigeant le chœur des charbonniers d'Acharnes)*

Par ici, suivez-moi tous; pourchassons-le, interrogeons tous les gens qui passent. L'arrestation de cet individu importe à la cité. Quelqu'un peut-il me donner des renseignements sur la direction prise par le messager qui porte le traité ?

LE CHŒUR

Il s'est échappé; il a disparu; on ne le voit plus. Ah! quel malheur d'être chargé d'années! Au temps de ma jeunesse, lorsque je rivalisais de vitesse avec Phayllos<sup>12</sup>,

avec un sac de charbon sur le dos, il n'eût pas facilement échappé à ma poursuite, ce porteur de trèves; et toute son agilité ne lui eût pas permis de déguerpir de cette façon.

#### LE CORYPHÉE

Mais il a profité pour disparaître de ce que l'âge a raidi mes jarrets, alourdissant aussi les jambes du vieux Lacratidès. Poursuivons-le quand même. Il ne faut pas, malgré notre âge, qu'il puisse se vanter d'avoir échappé aux Acharniens.

#### LE CHŒUR

Cet individu, ô Zeus, ô dieux, a voulu faire la paix avec ses ennemis contre lesquels ma fureur belliqueuse ne fait que croître, parce qu'ils ont ravagé mes campagnes. Je les harcèlerai sans arrêt pour me fixer à eux comme une flèche aiguë, cruelle, pénétrante, afin qu'ils ne s'avisent plus jamais de piétiner mes vignes.

#### LE CORYPHÉE

Allons, cherchons l'individu; voyons du côté de Bal-lène<sup>13</sup>; poursuivons-le de pays en pays, jusqu'à ce qu'enfin nous le tenions. Je puis dire que je ne pourrai jamais me lasser de le bombarder de cailloux.

#### DICÉOPOLIS (*à l'intérieur*)

Recueillons-nous, recueillons-nous.

#### LE CORYPHÉE

Silence, tous. Vous avez entendu, mes amis, n'est-ce pas, cette invitation à se recueillir. C'est l'homme que nous cherchons. Ecartons-nous tous de ce côté. L'individu va sortir, ce me semble, pour faire un sacrifice.

#### DICÉOPOLIS

(*Sortant avec sa femme, sa fille et deux esclaves*)

Recueillons-nous, recueillons-nous. Avancez-vous un peu, canéphore<sup>14</sup>. Xanthias, veux-tu tenir le phallus bien droit. Dépose la corbeille, ma fille, et commençons.

#### LA FILLE

Ma mère, passe-moi la cuiller pour verser de la crème sur le gâteau.

#### DICÉOPOLIS

Maintenant, tout est au point. O Dionysos, mon patron, veuille m'accorder ta grâce pour cette proces-

sion que je conduis et ce sacrifice que nous t'offrons, moi et ma famille. Permetts que je célèbre avec bonheur ces dionysies champêtres, et que cette trêve de trente ans m'apporte la prospérité en me ramenant à la vie civile. Allons, ma fille, veille à porter gracieusement la corbeille, gracieuse enfant, en prenant une mine modeste. Heureux celui qui t'épousera, et te fera de petites chattes, lesquelles, à ton exemple, laisseront s'exhaler des souffles matinaux. Avance, et surveille bien la foule, qu'on ne te dérobe, sans que tu puisses t'en apercevoir, tes petits bijoux d'or. Xanthias, aie soin, avec ton camarade, de tenir bien droit le phallus derrière la canéphore. Moi, je vais suivre, en chantant l'hymne phallique. Toi, mon épouse, reste sur la terrasse pour me regarder — En avant, et en route.

Phalès, compagnon de Bacchus, bon festoyeur, noctambule, coureur de femmes mariées, amateur de jeunes garçons, je te salue enfin, maintenant qu'après cinq ans d'absence je reviens le cœur joyeux dans mon village, grâce à la paix que j'ai conclue pour mon propre compte, et qui me délivre des soucis, des combats et des Lamacchos. Car il est beaucoup plus agréable, Phalès, mon cher Phalès, de surprendre Thratta, la servante de Strymodôros, mignonne bûcheronne en train de dérober du bois sur le Phellée<sup>15</sup>, de la prendre par la taille, de la soulever de terre, de la culbuter, et de lui enlever sa fleur. Phalès, mon cher Phalès, si tu veux, buvons ensemble, et demain à l'aurore, les vapeurs de l'ivresse une fois dissipées, tu boiras la coupe de la paix, et l'on accrochera le bouclier sous le manteau de la cheminée.

LE CORYPHÉE (*apercevant Dicéopolis*)

C'est lui-même, c'est lui. Jette, jette, jette et jette encore. Cogne et cogne sur cette canaille. Jette donc, et jette donc.

DICÉOPOLIS (*se protégeant de sa marmite*)

Héraclès! Qu'est-ce donc? Vous allez me briser ma marmite.

LE CHŒUR

C'est toi que nous allons démolir, espèce de canaille.

DICÉOPOLIS

Pour quel motif, très respectables vieillards d'Acharnie?

LE CHŒUR

Tu le demandes? Tu n'as ni pudeur, ni conscience,

traître à la patrie, et tu oses me regarder encore après avoir conclu une paix séparée.

DICÉOPOLIS

Savez-vous à quelles conditions ? Ecoutez donc.

LE CHŒUR

T'écouter ? Tu vas mourir. Nous t'écrabouillerons à coups de cailloux.

DICÉOPOLIS

Attendez au moins de m'avoir entendu. Un instant, mes amis.

LE CHŒUR

Un instant ? Non. Je n'ai pas besoin de tes explications. Je te déteste, sache-le, encore plus que Cléon<sup>16</sup>, dont je découperai la peau pour en faire des bottes pour les cavaliers.

LE CORYPHÉE

Je ne veux pas t'entendre prononcer de grands discours, après cette paix que tu viens de conclure avec les Laconiens. Mais tu me le paieras.

DICÉOPOLIS

Mes bons amis, laissez de côté les Laconiens. Ecoutez voir ma trêve, si j'ai eu raison de la conclure.

LE CORYPHÉE

Comment pourrais-tu avoir raison, ayant traité avec des mécréants, des perfides, des parjures ?

DICÉOPOLIS

Moi, je sais que nous avons trop de préventions contre les Laconiens, et qu'ils ne sont pas responsables de tous nos malheurs.

LE CORYPHÉE

Pas de tous, espèce de canaille ? Et tu as encore l'impudence de nous le dire en face ? Et tu voudrais que je te ménage ?

DICÉOPOLIS

Certainement, pas de tous. Moi qui vous parle, je pourrais vous démontrer qu'en plusieurs circonstances vous avez eu des torts.

LE CORYPHÉE

Ça, c'est trop fort ; j'en ai des palpitations. Oser défendre contre nous la cause de nos ennemis !



**GF Flammarion**

---

14/06/189785-VI-2014 – Impr. MAURY Imprimeur, 45330 Malesherbes.  
N° d'édition L.01EHPN000652.N001 – juin 2014 – Printed in France.